

Soudain, il vit une bête s'agiter dans l'ombre, puis deux yeux brillants qui le fixaient. Un animal aux mouvements souples, semblable à un énorme chat, rampait derrière les buissons, prêt à bondir sur une poie invisible. Une deuxième ombre, semblable à la première, apparut à moins de deux cents pas.

— Des tigres ! murmura James en claquant des dents.

Et, saisi d'une frayeur subite, il partit comme une flèche dans la direction de la maison. Il passa en trombe la porte du jardin, entra dans la cuisine où il fallit renverser le jardinier, et s'arrêta ruisselant de sueur devant le principal que le bruit de cette entrée intempestive avait attiré.

— Quel est ce vacarme ? interrogea M. Rainbow.

— Monsieur, répondit James hors d'haleine, il y a des tigres sur le terrain !

Le principal le regarda sévèrement.

— Mon ami, dit-il, la peur vous a fait perdre la tête ! Nous n'avons pas de tigres en Amérique !... Rentrez en classe et taisez-vous !

— Cependant... commença James.

Mais M. Rainbow lui coupa la parole.

— Assez !... fit-il, je n'ai pas de temps à perdre !

Le jeune garçon, tout décontenancé, rejoignit ses camarades.

Le classe n'étant pas commencée, il crut pouvoir informer les élèves de ce qui s'était passé, mais un rire moqueur accueillit ses paroles.

— Poltron ! s'exclama le gros Wilson, assis à la cinquième table.

Et les quolibets commencèrent à pleuvoir sur le malheureux.

— Après tout, fit James vexé, croyez ce que vous voudrez ! Nous verrons si je me suis trompé ! J'ai laissé la porte du jardin ouverte ; les tigres se chargeront peut-être de me donner raison...

A ce moment, le professeur entra et le silence se rétablit ; mais la classe était à peine commencée, qu'un rugissement formidable secoua les vitres, glaçant d'effroi les plus braves.

— Un lion !... cria une voix lointaine.

— Des tigres !... glapit une autre voix qui ressemblait étrangement à celle de la cuisinière.

Et l'on entendit fermer les portes avec fracas.

— Tirez les verrous !... ordonna le principal.

Les élèves se regardaient, atterrés ; seul, James avait un sourire satisfait.

— Eh bien ! Messieurs les railleurs, fit-il, votre bravoure vous a quittés ? Allons, Wilson, du sang-froid !... Tu sais bien qu'il n'y a pas de fauves en Amérique !

— Je... Je ne pensais pas... que... il est évident qu'aujourd'hui... c'est extraordinaire !...

— Oui, bien extraordinaire, approuva M. Rainbow qui venait d'entrer ; je regrette James, de vous avoir traité de poltron, mais, véritablement, personne n'aurait pu supposer que des tigres étaient dans le champ. Il n'y a d'ailleurs aucun danger ! Je vous recommande le calme. Toutes les portes sont fermées. Les fenêtres vont être soigneusement barricadées ; ces bêtes, dont je ne m'explique pas encore la présence, seront dans l'impossibilité de nous atteindre !

Ayant dit ces mots, le principal sortit, laissant les élèves dans une stupéfaction profonde.

* * *

Malgré les paroles rassurantes de M. Rainbow, une certaine nervosité régnait dans la classe, et le cours devait nécessairement s'en ressentir.

Bientôt, par suite du vacarme, ce cours devint impossible, et M. Snow, le professeur, engagea avec ses élèves une amicale conversation.

— Je ne comprends pas, dit-il, comment des bêtes féroces ont pu venir jusqu'ici ? La ville la plus proche est Georgetown, et je n'ai jamais entendu dire qu'elle possédât une ménagerie.

— Ce n'est pas d'une ménagerie que s'est échappé le lion, dit Henry Marchaw, assis à côté de Wilson.

— Qu'en savez-vous ?

— Il y a un article qui en parle dans le journal de dimanche.

En disant ces mots, Henry tendit à M. Snow une feuille sur laquelle le professeur lut ceci :

“Le vaisseau marchand *Liberté*, venant de l'Inde et du Sud-Africain, fait actuellement voile pour la Caroline du Sud avec d'étranges passagers ; il y a, en effet, sur ce bâtiment, un lion et plusieurs tigres achetés par l'Amérique et destinés au Jardin zoologique de Philadelphie.”

— Vous avez raison, Marchaw, dit M. Snow après avoir lu l'article à haute voix, tout s'explique fort bien. La tempête de la nuit dernière a projeté le bâtiment sur les rochers. Les cages contenant les fauves se sont brisées, et les tigres se sont échappés. Je ne puis pas sans inquiétude sur le sort de M. Merry qui, après avoir assisté au sauvetage de l'équipe, a dû, en revenant ici, trouver sa route barrée.

Un profond silence suivit ces paroles ; le directeur était aimé de tous, et les élèves se demandaient avec anxiété s'il avait échappé à la mort.

La cloche qui se trouvait dans la cour étant immobilisée par la présence des fauves, le jardinier vint annoncer que le repas était servi, et